

Un quart de siècle aux Saintes-Maries de la Mer
Par le Père Pierre Causse Aumônier national

Faire le bilan de vingt-cinq années de pèlerinages dans cette bourgade du bout du monde qui attire, chaque année, des foules de curieux et des milliers de pèlerins, n'est-ce pas une gageure ?

À travers ces différents vagues de fidèles, de curieux, de Gitans, de Voyageurs, véritable raz-de-marée qui, les 24 et 25 mai, submerge la plage, inonde les places, les rues et vient battre contre les murs de l'église, est-il possible de discerner les transformations qui se sont opérées en un quart de siècle ? Je vais m'y risquer.

Ce qui va suivre ne sera qu'un témoignage et une réflexion sur plus de vingt-cinq ans d'expérience pastorale comme animateur du pèlerinage. Ces transformations, cette évolution, je les ai vécues.

D'abord, quelques aperçus généraux.

Jusqu'en 1950, pour donner une date, ce pèlerinage recrutait la majorité de ses fidèles dans les cinq départements de Provence et du Bas-Languedoc : Bouches-du-Rhône, Gard, Hérault, Var, Vaucluse. Les touristes et les curieux n'y étaient alors qu'une minorité. Les Gitans, eux aussi venaient de ce Midi méditerranéen, débordant quelque peu les cinq départements cités. Jusqu'à la deuxième guerre mondiale et les quelques années qui suivirent, on en dénombrait tout au plus un millier. La Place des Gitans, l'espace libre autour des arènes suffisaient alors pour les accueillir.

Ce pèlerinage, avant tout languedocien et provençal, était de type

paroissial et familial. La procession du 25 mai permettait aux délégations des paroisses de s'insérer derrière leur bannière. Les Gitans, auxquels depuis peu d'années on faisait l'honneur de porter la barque des statues des Saintes, clôturaient la procession. C'était d'ailleurs, avec la procession de Ste Sara introduite en 1935, les cérémonies de la descente et de la remontée des châsses, les seules célébrations auxquelles ils étaient présents. Parfois, une messe était célébrée à leur intention le 24 mai, dans la crypte ; mais elle n'en regroupait toujours qu'un petit nombre¹.

La ferveur, toujours sensible durant les messes de la matinée, l'était particulièrement pendant la nuit de prière du 24 au 25 mai dans l'église. Même si les pèlerins se renouvelaient durant la veillée, l'église, jusqu'à une heure avancée de désemplassait pas.

Les uns portaient après le chant des vêpres et le panégyrique, tandis que d'autres arrivaient pour l'heure d'adoration, d'autres encore pour le chemin de Croix, d'autres enfin pour la méditation du Rosaire. Ainsi chacun, selon ses possibilités ou sa dévotion, venait participer à l'une ou l'autre prière de la veillée. Quant au sacrement de Pénitence, il mobilisait facilement deux ou trois prêtres plusieurs heures durant.

Actuellement, cette veillée de prière, qui pourtant ne va pas au-delà de 23 heures, ne regroupe plus qu'une centaine de personnes ; deux cents dans les meilleurs cas.

Quelles sont les raisons de ce peu d'empressement à ces prières nocturnes, auxquelles les pèlerins étaient si attachés ? Faut-il parler d'affaiblissement de la Foi ? D'une déperdition de la dévotion aux Saintes Maries ? D'une indifférence accrue à l'égard des gestes

¹ Le pèlerinage du 25 mai n'est pas le seul qui soit traditionnel dans la région. À l'automne, exactement les samedis et dimanches les plus proches du 22 octobre, fête de Ste-Marie Salomé, un deuxième pèlerinage, aussi populaire, regroupe les chrétiens des environs et des diocèses voisins.

religieux ? Faut-il incriminer le style même de ces veillées, qui ne fait peut-être pas assez appel à la participation des fidèles ? Il y a certainement de tout cela et même davantage.

La Foi, tout en restant substantiellement la même, ne s'exprime plus aujourd'hui comme hier. Il y a de plus, et surtout, l'évolution de la vie et le changement de modes d'existence. La plupart des pèlerins d'hier vivaient dans le contexte d'une civilisation rurale où l'irruption de l'automobile fut loin de défavoriser les pèlerinages, tout au contraire. Bien que les 24 et 25 mai fussent des jours ouvrables, viticulteurs, maraîchers et autres cultivateurs, gens des campagnes et des bourgs, savaient faire une pause dans leur travail pour accourir au rendez-vous annuel. Ne voyait-on pas aussi des ouvriers, des employés, des artisans, dans l'impossibilité de se libérer dans la journée, arriver en voiture dans la soirée du 24 mai et repartir aussitôt après la messe de minuit qui clôturait la première partie de la veillée ? Car eux aussi tenaient à faire leur pèlerinage. Le pèlerinage apparaissait avant tout régional et les Gitans étaient noyés dans la masse des autres fidèles².

Aujourd'hui, cela n'est plus qu'une histoire ancienne. L'urbanisation, l'industrialisation ont changé le rythme de vie, même à la campagne où les gens de la terre sont moins nombreux. L'homme est soumis à des impératifs de rendement, à des horaires de travail qui ne lui laissent que peu d'initiative. Aussi ne fut-il pas étonnant si les habitants de cette région proche des Saintes-Maries viennent aujourd'hui moins nombreux, surtout lorsque le pèlerinage se déroule en semaine. Rivés à leur travail, ils cèdent la place à d'autres venus d'ailleurs, aux touristes notamment, arrivant parfois de fort loin.

D'autre part, la motivation religieuse, même chez les pèlerins, n'est pas

unique. Elle voisine avec l'attrait de la fête populaire, les rencontres familiales et amicales favorisées par celle-ci et, pour les touristes, la présence gitane et l'ambiance qu'elle entraîne, le cadre naturel : la mer, le soleil, la Camargue sauvage...

Ces pèlerins eux-mêmes sont de styles forts différents. Depuis la fidélité à la tradition chez certains chrétiens de la région jusqu'à l'expression de la foi et de la prière, en passant par la prière de demande pour l'obtention d'un bienfait précis et l'action de grâce pour un bienfait reçu. Beaucoup de Gitans sont dans ce cas, accompagnant leurs prières d'un vœu ou d'une promesse qu'ils viennent exécuter.

Le pèlerinage essentiellement religieux peut s'accompagner aussi de réjouissances plus profanes. Aux Saintes, le rassemblement chrétien s'enchaîne dans une fête humaine et un cadre naturel. Ce prolongement de la fête dans la rue est bien dans la ligne des mœurs du Moyen Age ; il en a été ainsi dès les premiers pèlerinages, et il ne saurait en être autrement aujourd'hui.

La démarche religieuse était, pour la plupart, motivée par la prière de demande d'action de grâce dont la ferveur et l'enthousiasme se donnaient libre cours dans ces grands moments de la descente ou la remontée des châsses. Ce cérémonial séculaire de l'ostension des reliques était et reste encore le point culminant de la démarche de tous les pèlerins disposés à prier. N'est-il pas remarquable, à notre époque où se multiplient les manifestations de toutes sortes, où s'inventent en tant de domaines des « liturgies » pour exprimer et canaliser les enthousiasmes populaires, de constater de quelle géniale pédagogie firent preuve ceux qui inventèrent ce cérémonial pour orienter l'attention de tous sur la manifestation collective de la Foi en la Bonne Nouvelle

²L'homélie de la grand-messe y était encore prononcée en provençal et une place était faite à la langue d'oc dans les prédications de la nuit de prière.

apportée par les Saintes Femmes, et pour extérioriser la joie d'en être les heureux bénéficiaires à travers une transmission millénaire. Ne serait-ce pas cela, adhérer à une tradition ? Chaque année, de l'enfance à la vieillesse, les mêmes Provençaux et Languedociens, les mêmes Gitans du Midi reviennent là, fidèles à une croyance qui se transmet de génération en génération.

Mais Aujourd'hui, le Pèlerinage ressemble-t-il à celui d'hier ? Si le déroulement liturgique n'a pas varié - et comment le pourrait-il ? - les participants, eux ont changé.

L'enquête, menée en 1974 à l'entrée de l'église, au cours des fêtes de mai, a permis de constater que « 35% des personnes interrogées à peine plus du tiers, venaient de la proche région : Bouches-du-Rhône, Gard, Hérault, Var, Vaucluse ; 37% des autres départements français et 28% des pays étrangers, dont la moitié (14%) d'Allemagne et d'Autriche. » Quant aux Gitans et Voyageurs, « plus de la moitié d'entre eux (53%) viendraient des cinq départements voisins, 44% du reste de la France, principalement du Midi et 3% seulement de l'étranger. » Le pèlerinage gitan des Saintes serait donc essentiellement méridional. Ne discutons pas les chiffres de cette enquête, menée dans des conditions difficiles. Une chose est certaine néanmoins : en vingt-cinq années, nous avons pu voir la progression extraordinaire de la présence du monde gitan. Le chiffre d'un millier de Gitans enregistré jusqu'après la guerre (1950) est devenu aujourd'hui le chiffre, souvent dépassé de quelques centaines, des seules caravanes ! Au dernier pèlerinage, on estimait à 10.000 au moins (chiffre de la gendarmerie) le nombre de Gitans et Voyageurs. De plus, si ceux-ci étaient jadis des Gitans au sens strict pour la plupart, nous voyons aujourd'hui toutes les ethnies représentées : Manouches, Rom, Yéniches, même si les Gitans restent les plus nombreux.

Proportion inversée également dans les chiffres des pèlerins et des touristes. Si l'on pouvait compter autrefois 70 à 80% de pèlerins, combien peut-on en dénombrer aujourd'hui ? On n'ose avancer un chiffre.

L'enquête de 1974 tente une analyse des motivations. Les visiteurs venus avec l'intention de poser un acte religieux (prier, participer à une action religieuse) seraient de l'ordre de 39% pour les cinq départements voisins, 30% pour les autres régions, 5% pour les étrangers. Quant aux Gitans qui ont fréquenté l'église et se sont prêtés à l'entretien, presque tous (93%) se sont dits pèlerins venus pour prier. Cependant pour ces derniers, comme d'ailleurs pour tous les autres, il faudrait savoir exactement ce qu'il y a sous les mots et quel motif intime a provoqué leur réponse.

Aussi ne soyons pas étonnés si, de plus en plus, nous percevons dans la foule des Saintes-Maries deux univers qui se côtoient : celui des acteurs ou pèlerins qui viennent pour un acte religieux et celui des autres, purs, spectateurs en ce qui concerne les manifestations religieuses, participant seulement à la fête et à la création de l'atmosphère festive.

Du point de vue pastoral, ce fait est particulièrement sensible lors de la cérémonie de la descente des châsses. Animer la prière des fidèles dans l'heure ou les deux heures qui précèdent l'ostension des reliques était relativement facile il y a quelques années ; les personnes présentes étaient là pour prier et chantaient volontiers les cantiques du pèlerinage... Aujourd'hui, les spectateurs venus là pour voir sont, selon les années et l'incidence de la fête (jour ouvrable ou chômé,) plus nombreux que les acteurs ; aussi la prière a-t-elle parfois du mal à s'imposer et les cantiques sont loin d'être chantés par une foule unanime. Par contre, la remontée des châsses, le phénomène est toujours inversé : prière et chants

jaillissent spontanément de cette foule où les fidèles participants, arrivés le jour même, sont de beaucoup les plus nombreux.

La même constatation s'impose pour la participation des Gitans aux grandes célébrations du pèlerinage. La procession de Ste Sara, suivie en priorité par les Gitans du Midi, n'en regroupe que quelques centaines : 300, 500, 800, selon les années. Leur nombre aurait plutôt tendance à s'amenuiser autour de 300, cette année, selon une source bien informée. Il est à remarquer que les Voyageurs des autres ethnies, venus ces dernières années au pèlerinage, ne semblent pas se reconnaître dans cette procession. Leur intérêt est ailleurs...

Quant à la procession des Saintes Maries le 25 mai, la participation des Gitans ne remonte tout au plus qu'à une quarantaine d'années. Faut-il dès lors s'étonner si quelques Gitans seulement, appartenant aux familles sédentarisés de la région et défendant jalousement leur privilège de porter les Saintes, acceptent de leur faire escorte ?

C'est ce même nombre et ces mêmes visages pour la plupart que l'on retrouve à la descente et à la remontée des châsses. On n'oublie pas si facilement la ségrégation qui, jusqu'à une époque relativement récente, enfermait les Gitans dans la crypte, leur interdisant l'accès dans l'église au moment des cérémonies. Certes, ces temps sont révolus et ne sauraient expliquer à eux seuls ce peu de participation.

Au-delà de toutes ces considérations et de ces chiffres, un fait s'impose aujourd'hui : ce pèlerinage qui était, voici vingt-cinq ans, avant tout un pèlerinage de chrétiens sédentaires auxquels venaient se mêler les Gitans, est devenu « le Pèlerinage Gitan. » Le pèlerinage alors se réduisait aux journées des 24 et 25 mai ; aujourd'hui, sa durée s'inscrit dans une semaine marquée par des préparations et célébrations de

baptêmes, des prières du soir où les Gens du Voyage viennent de plus en plus nombreux (cinq à six cents le dernier soir,) prières préparées et complétées par la visite des familles dans les caravanes ainsi que par l'accueil des Voyageurs à l'église tout au long des journées. Tous les Voyageurs, en effet, ne viennent pas massivement aux grandes prières collectives, cette dimension si naturelle pour les chrétiens sédentaires ; par contre, beaucoup de Tsiganes viennent prier à l'église individuellement, en famille ou par petits groupes.

Ce renversement de situation est-il du seulement à une publicité tapageuse, avide de sensationnel, ou a-t-il d'autres causes ? Si les reportages écrits, parlés ou télévisés sur la fête gitane amènent un très grand nombre de touristes, ils ne sauraient à eux seuls expliquer cette transformation. Il importe ici de souligner le travail de longue haleine entrepris depuis plus d'un quart de siècle par l'Aumônerie des Gitans et Voyageurs de France. Travail qui commence à porter ses fruits, même si ceux-ci ne sont pas toujours visibles. N'est-ce pas d'ailleurs à l'Aumônerie que l'on doit la présence de plus en plus importante aux Saintes des Voyageurs de toutes ethnies, même si ceux-ci ne sont pas toujours très participants ? Même si leurs motivations sont autres que religieuses, encore que celles-ci ne soient jamais totalement absentes ?

Les prières du soir cependant, tout comme les Congrès du Mouvement Catholique des Gitans et Voyageurs, permettent d'enregistrer la montée d'hommes, de femmes, de foyers qui prennent en charge leur milieu tant au point de vue social que religieux et n'hésitent pas à exprimer devant tous leur foi en Jésus-Christ Ressuscité. C'est encore une nouveauté dans ce pèlerinage : tous les Voyageurs n'y sont pas passifs ; beaucoup y viennent motivés par une foi profonde, et si celle-ci ne s'exprime pas chez tous de façon identique, ou entrevoit déjà

le jour où Voyageurs et Gitans seront, au sein même du pèlerinage, les premiers apôtres de leurs frères.

Quelques constatations et quelques questions pourraient nous servir de conclusion.

En vingt-cinq ans donc, nous avons vu ce pèlerinage de chrétiens sédentaires devenir peu à peu un pèlerinage gitan. Nous avons vu également la foule des pèlerins progressivement submergée par le flot sans cesse croissant des touristes spectateurs, principalement originaires des régions lointaines et de l'étranger. Toutes proportions gardées, y-a-t-il un autre pèlerinage en France où l'on puisse constater une telle mutation, un tel renversement de situation ?

Nous avons assisté d'une année à l'autre à la lente canonisation de Sara. D'abord réticente, l'autorité religieuse a fini par l'inscrire par acclamation au calendrier des saints : « Vox populi, vox Dei. » Vive Sainte Sara !

Par contraste avec cette enthousiaste proclamation, la procession de ladite Sainte ne mobilise pas les Gitans en proportion de leur nombre, mis à part quelques centaines de la région toute proche, toujours les mêmes qui, de père en fils, s'en sont appropriés la garde.

Une telle affluence, qui déferle ainsi durant les quarante-huit heures de pèlerinage, ne va pas sans poser de questions à l'action apostolique des prêtres et des laïcs chrétiens. « Les Saintes-Maries –a-t-on écrit avec justesse- sont condamnées, durant quelques jours par an, à remplir le rôle de vitrine ou de scène du catholicisme populaire méridional et gitan, devant une foule européenne de curieux, d'ethnologues professionnels ou amateurs. »³

³ La Télévision, dont une quinzaine de chaînes étaient présentes cette année, illustre bien cette remarque.

Deux impératifs s'imposent, semble-t-il, aux animateurs : purifier sans cesse les motifs qui poussent les pèlerins à faire cette démarche, mais aussi rendre intelligibles et expressives les manifestations de cette foi aux divers spectateurs, souvent incroyants, qui viennent « voir. »

Le témoignage de la foi peut être facilement perceptible à l'intérieur de l'église, au cours des messes et des célébrations. En est-il de même à l'extérieur, à travers le déroulement des processions notamment ?

Le cortège de la soirée du 24 mai, par exemple, qui a tant de mal (malgré la présence des gendarmes) à se frayer un passage au milieu des photographes et des curieux et qui, en définitive, ne rassemble que peu de Gitans, donnerait plutôt l'impression que l'on cherche à ranimer cette pauvre Sara que l'on vient d'extraire péniblement de sa crypte surchauffée et qui suffoque sous ses quelques 108 manteaux...

